

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°96 – décembre 2021-janvier 2022

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

SPÉCIAL DEUX CENT-CINQUANTIÈME
ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE DE NOVALIS

1772-2022

Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens.



NOVALIS



Les Disciples de Saïs

FRAGMENT TRADUIT DE NOVALIS

Par Michel Nicolas

« Parmi les écrivains allemands, dit Mme de Staël, qui se sont occupés de la contemplation de la nature sous des rapports religieux, deux méritent une attention particulière, Novalis comme poète, et Schubert comme physicien... Novalis a beaucoup écrit sur la nature en général ; il se nomme lui-même avec raison le disciple de Saïs, parce que c'est dans cette ville qu'était fondé le temple d'Isis, et que les traditions qui nous restent des mystères des Égyptiens, portent à croire que leurs prêtres avaient une connaissance approfondie des lois de l'univers »¹

¹ Madame de Staël, *De l'Allemagne*, III, [1813], 1839.

I.

Le Disciple

Les hommes vont divers chemins. Qui les suivrait les comparerait, verrait qu'ils forment par leurs croisements de merveilleuses figures, figures qui semblent appartenir à ces grands hiéroglyphes qu'on rencontre partout, sur les ailes des oiseaux, sur la coquille des œufs, dans les nuages, sur la neige, dans les productions minérales, sur la glace, à l'extérieur et dans l'intérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, sur les disques de verre, dans les lignes électriques, toutes singulières constructions du hasard. On espère trouver en eux-mêmes la clé de ces hiéroglyphes ; mais ces pressentiments ne peuvent revêtir aucune forme fixe ; il semble qu'il n'y a point de clé. Un nuage est répandu sur les vues de l'homme. Par moments ses désirs et ses pensées semblent se poétiser ; ses pressentiments renaissent ; mais bientôt tout disparaît comme auparavant à ses yeux.

J'entends dire depuis long-temps que si nous ne comprenons pas, c'est que nous manquons d'intelligence. Que chacun étudie, dit-on, ce qu'il renferme en lui-même ; il ne pourra jamais découvrir au-delà. On ne comprend pas la langue, parce que la langue ne se comprend pas elle-même et ne veut pas se comprendre ; ce vrai sanscrit parle pour parler, parce que parler est son plaisir et sa nature.

Un autre ajoute : cette écriture sacrée n'a pas besoin d'interprétation. Celui qui parle selon la vérité est plein de la vie éternelle, et ses écrits nous semblent merveilleusement d'accord avec ces mystères ; car ils sont un accord de la symphonie de l'univers.

Celui-là veut certainement parler de notre maître² ; car il s'entend à rassembler les traits épars en tous lieux. Son regard brille d'un feu singulier quand, en notre présence, il contemple les antiques ruines, et il lit dans nos yeux quand s'est levé en nous l'astre qui éclaire et rend intelligibles les figures. Il est plein de tristesse quand la nuit ne s'éloigne pas ; il nous console et promet un bonheur futur au croyant fidèle et laborieux. Il nous a souvent

² [On sait que la figure du Maître est inspirée par Abraham-Gottlob Werner (1750-1817) dont Novalis suivit les cours à la Bergakademie de Freyberg, en 1797-1798. Le savant minéralogiste avait déjà à cette époque une réputation qui allait bien au-delà de la modeste ville de Freyberg, cf. « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner », lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier].

raconté comment dans son enfance le désir d'exercer ses sens et de les occuper ne lui laissait aucun repos. Il contemplait les astres, traçait leurs figures et leurs positions sur le sable ; il regardait souvent à travers les plaines de l'air et n'était jamais las de considérer sa pureté, ses mouvements, ses nuages, ses lumières. Il rassemblait des pierres, des fleurs, des insectes de toute espèce, et les rangeait de diverses manières ; il examinait hommes et animaux ; il errait sur les rivages de la mer, cherchant des coquillages ; il étudiait même la marche de son esprit et de ses pensées ; il ne savait où le poussait son désir de connaître. Quand il fut plus âgé, il voyagea, visita des pays étrangers, d'autres mers, de nouveaux climats ; il rencontra des pierres étrangères, des plantes, des animaux, des hommes inconnus ; il monta sur les montagnes, et vit comment s'élevait l'édifice de la terre par bancs et par couches variées ; il façonna sur l'argile l'image de singuliers rochers. Alors il retrouvait partout des objets connus ; seulement ils étaient accouplés et combinés diversement : son esprit coordonnait toutes choses, remarquait en tout les liaisons, les rapports, les mélanges, et n'étudiait plus rien en détail. – Les perceptions de ses sens se pressaient en images grandes et variées ; il entendait, voyait, touchait, pensait en même temps. Il se plaisait à unir des objets étrangers les uns aux autres. Tantôt les étoiles étaient pour lui des hommes, tantôt les hommes des étoiles, les pierres des animaux, les nuages des plantes ; il jouait avec les forces et les phénomènes de la nature ; il savait où et comment ceci et cela peut être et paraître.

Il ne nous a pas raconté ce qui lui advint depuis lors ; il nous dit seulement que nous-mêmes, conduits par lui et par notre propre instinct, nous découvrirons ce qui lui est arrivé.

Il a éloigné plusieurs de ses disciples ; ils retournent alors auprès de leurs parents et apprennent un métier. Il en a choisi d'autres qu'il a envoyés nous ne savons en quels lieux. Les uns sont retournés bientôt, d'autres plus long-temps après. Une fois il se présenta un disciple qui était presque encore un enfant, et à peine était-il parmi nous, qu'il voulut l'instruire. Il avait de grands yeux sombres d'un bleu foncé ; sa peau brillait comme le lis, et ses cheveux flottaient en boucles, semblables aux légers nuages que chasse dans les cieux la brise du soir ; sa voix allait au cœur, et nous lui aurions donné volontiers nos collections de fleurs, de plumes et de pierres. Son sourire était sérieux et nous étions rarement à notre aise avec lui. – Quand il le fit partir, il reviendra un jour, nous dit le maître, il habitera parmi vous, et alors les leçons cesseront. – Il le fit accompagner par un autre disciple, dont nous avons souvent déploré le sort. Il paraissait toujours triste ; depuis longues années il était ici ; rien ne lui réussissait ; il ne trouvait rien aisément, quand

nous cherchions des cristaux ou des fleurs. Sa vue était faible ; il distinguait difficilement les nuances diverses. Il brisait tout ; et cependant personne n'avait plus que lui de désir et de penchant à voir et à entendre. Quelque temps avant que cet enfant vint parmi nous, il était devenu tout d'un coup serein et habile. Un jour il partit triste ; nous ne le vîmes pas revenir le soir ; la nuit se passa ; nous étions en souci ; comme le ciel se colorait au matin, nous entendîmes sa voix dans un bosquet voisin. Il chantait un joyeux chant ; nous restâmes muets de surprise ; le maître leva sur l'horizon un regard comme je n'en reverrai jamais. Bientôt il revint, la joie sur la figure ; il portait une toute petite pierre d'une singulière forme. Le maître la prit, l'embrassa, et, nous regardant avec des yeux humides, il posa la pierre en une petite place vide où venaient aboutir comme des rayons plusieurs lignes de pierres.

Je n'oublierai jamais ce moment ; c'était comme si nous avions à son passage saisi dans nos âmes une claire vue de ce monde merveilleux.

Je suis, moi aussi, plus inhabile que les autres ; les trésors de la nature semblent se cacher à mes yeux. Cependant le maître m'affectionne, et il me laisse enfoncé dans mes pensées quand les autres se répandent dans la campagne pour chercher. Il ne m'est jamais rien arrivé de semblable à ce qui est arrivé au maître. Tout me fait rentrer en moi-même. Les figures et les collections de choses précieuses qui remplissent les salles me plaisent ; mais tout cela n'est pour moi que des images, des traits, des allégories, rassemblés autour d'une figure divine. Ce n'est pas ces images que je cherche, mais ce qui est en elles : c'est comme si elles devaient me montrer le chemin du lieu où dort d'un profond sommeil la vierge pour laquelle je soupire. Le maître n'a jamais parlé de ce que j'éprouve, et je n'ose le lui confier : tout cela est pour moi un secret impénétrable. J'aurais volontiers interrogé cet enfant : je trouvais sur son visage un air de pureté ; à son approche tout semblait s'éclaircir au dedans de moi. S'il était resté plus long-temps, sûrement j'aurais fait en moi de nouvelles découvertes. A la fin peut-être mon cœur se serait ouvert, ma langue se serait déliée. Je serais bien parti avec lui. Il n'en a pas été ainsi.

Combien de temps encore resterai-je ici ? Je ne sais. Il me semble que j'y resterai toujours. J'ose à peine me l'avouer, mais la foi me presse intérieurement : je trouverai un jour ce qui me tourmente sans cesse. Quand cette foi me possède, tout se présente à moi sous un plus bel aspect et dans un nouvel ordre ; tout me dirige vers un même point ; tout m'est alors si clair et si cher ! ce qui s'offre à nos yeux pour la première fois me semble alors quelque chose de familier.

Tout cela me paraît étrange, et c'est pour cela peut-être que cette collection m'a toujours rebuté et altéré. Je ne puis comprendre le maître ; mais c'est aussi pour cela qu'il m'est si incompréhensiblement chéri. Je le sais, il me comprend, il ne m'a jamais rien dit contre mes sentiments et mes vœux. Il veut plutôt que nous suivions chacun notre propre chemin, car chaque nouveau chemin va à travers de nouveaux pays, et chacun ramène enfin à ces demeures, à cette sainte patrie. Je veux aussi décrire ma figure, et si d'après cette inscription aucun mortel n'ose lever le voile, cherchons à devenir immortel ; qui ne veut pas lever le voile n'est pas un digne disciple de Saïs.

A suivre

Michel Nicolas. – Notice

Né à Nîmes, en 1810, le jeune pasteur et futur théologien protestant Michel Nicolas étudia durant les années 1830 dans les universités de Halle, de Berlin et de Heidelberg, avant de s'établir en France, à Bordeaux³, à Metz, et finir par occuper la chaire de philosophie, à la Faculté de Théologie protestante de Montauban, jusqu'à sa mort en 1866. De son séjour en Allemagne, il tirera une série d'articles sur la littérature et la philosophie allemandes qui paraîtront dans *La Gironde* et *La Revue du Midi*. Traducteur de Fichte, selon lui « le génie le plus ferme et le plus conséquent des temps modernes », il publiera *De la destination du savant et de l'homme de lettres* (Paris, 1838). Après la réception catholique de Novalis en France, Michel Nicolas aurait pu illustrer une sorte de réception d'inspiration protestante, mais il reconnaît lui-même, comme le comte de Montalembert, que « l'art et l'amour du moyen-âge l'avaient ramené au catholicisme. » En choisissant d'écrire sur Novalis, en traduisant un large extrait des *Disciples de Saïs*, il a seulement comme intention de présenter à des lecteurs français « un des principaux auteurs du mouvement qui fut imprimé à la littérature allemande au commencement de ce siècle », mouvement dont il n'ignore pas cependant qu'en 1836, « devant des idées nouvelles, [il] s'éteint et meurt ». Michel Nicolas ne manifeste pas de nostalgie particulière pour l'école romantique elle-même, mais il en n'admire pas moins sa *résistance* à « une époque qui menaçait déjà de vouloir tout sacrifier à la raison et à la logique ». Il mêle d'ailleurs dans cette résistance Fichte, Schiller et Novalis, « ces trois génies, athlètes de la moralité et de la liberté de l'homme, s'usèrent tous les trois dans la triple tendance de la philosophie, de l'art et de la poésie, à lutter contre le torrent de l'époque ». Philosophe, il ne s'en rapporte pas moins à Novalis dans ses écrits de jeunesse, au point qu'on lui reprochera son panthéisme⁴. Quoi qu'il en soit, l'admiration de Michel Nicolas est très-sincère ;

³ Ce qui explique que son étude sur Novalis et sa traduction des *Disciples à Saïs* aient paru dans *La Gironde, Revue de Bordeaux*, en 1836.

⁴ A propos d'un article, paru dans la même *Revue de la Gironde*, en 1836, « L'humanité », où il écrit : « La première partie du rôle de l'humanité est achevée depuis l'apparition du christianisme ; alors a commencé la seconde.

Quand sera-t-elle finie ? Évidemment quand l'humanité sera arrivée au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre comme humanité, quand

et parce qu'il est lui-même une *nature poétique*, et tout autant qu'un *véritable penseur*, il apparaît, parmi les introducteurs de Novalis en France, comme un des plus fidèles parmi les commentateurs, un des plus sûrs « passeurs ».

JM



I

Le disciple.

Les hommes marchent par des chemins divers. Qui les suit et les compare verra naître d'étranges figures; figures qui semblent appartenir à cette grande écriture chiffrée qu'on rencontre partout : sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux congelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les clartés du ciel, sur les disques de verre et de poix lorsqu'on les frotte et lorsqu'on les attouche: dans les limailles qui entourent l'aimant, et dans les étranges conjonctures du hasard... On y pressent la clef de cette écriture singulière et sa grammaire; mais ce pressentiment ne veut pas se fixer dans une forme et semble se refuser à devenir la clef suprême. On dirait que quelque *alcahest* est répandu sur les sens des hommes.

Les Disciples à Saïs *et les Fragments de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction par Maurice Maeterlinck, Bruxelles, 1895.*

elle révélera Dieu, autant qu'elle le peut, quand l'humain sera divin autant qu'il est possible de l'être. La manifestation du divin dans l'humain, telle est donc, en d'autres termes, la tâche de l'humanité. »

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

L'ORIENT DE L'ÂME

Etude sur les Disciples à Saïs de Novalis

« Ne se pourrait-il pas que la Nature fût devenue pierre à la vue de Dieu ? Ou bien qu'elle se fût pétrifiée dans son effroi devant la venue des hommes ? »

Ce que nos sens, qui ne connaissent que ce monde, perçoivent de la Nature, ce sont ses seules manifestations visibles qui constituent notre univers physique. Cependant, la Nature elle-même est un monde *caché*, qui demeure invisible aux sens extérieurs et qui se dévoile seulement lorsque la contemplation emprunte aux sens intérieurs. Ce monde secret n'est pas le monde terrestre, mais il est son *orient*. La Nature, lorsqu'elle est contemplée ainsi, avec les yeux de l'âme, pourrait-on dire, apparaît effectivement comme située à l'orient de notre monde terrestre, de sorte que l'on peut l'appeler *Orient*, orient métaphysique, ou encore *Monde de l'âme*. Sous cet aspect, la Nature est identifiée à la Terre céleste des traditions ésotériques, monde *intermédiaire* entre le monde terrestre et le Monde céleste.

Pourtant, « Dieu n'a rien à faire avec la nature – il est le but de la nature »⁵, c'est pourquoi une chose est de contempler la Nature et une autre de contempler Dieu. La Nature n'a que ses propres mystères à dévoiler et sa contemplation n'est finalement qu'une introduction au *Monde de l'âme*. Le seuil seulement de la Terre céleste est atteint. Pour aller plus avant au sein de cette Terre, il faut que l'homme en vienne à une contemplation qui ne se limite pas aux mystères de la Nature, mais lui permette d'entrer dans la connaissance de ce qui se donne à voir en elle, dans ses mystères mêmes, et qui appartient au Monde céleste. Ce Monde-ci est appelé *Orient de l'âme*, parce qu'il est situé à l'horizon oriental du Monde de l'âme, comme notre monde terrestre est à son occident.

C'est en éveillant en lui le « Sens de la Nature », selon le mot de Novalis, que l'homme peut s'élever de l'horizon occidental du *Monde de l'âme* à son horizon oriental, et franchir le seuil des mystères de la Nature pour entrer dans la connaissance des mystères qu'elle recèle, les mystères *célestes*. Le « Sens de la Nature », en effet, n'est pas autre chose : Dieu se révèle en des mystères célestes qui sont celés dans les mystères de la Nature, mais qui ne

⁵ « Ce avec quoi il faut qu'un jour elle soit harmonisée », Fragment 35 du Grand répertoire général, *Œuvres complètes* de Novalis, tome II, Gallimard, 1975.

sont *pas* ces mystères. C'est ainsi qu'une fois « le Sens de la Nature » éveillé en l'homme, ce dernier interprète les mystères de la Nature comme un voile qu'il doit lever – c'est le Voile d'Isis – pour approcher des mystères célestes : « Quelqu'un y parvint – qui souleva le voile de la déesse, à Saïs. – Mais que vit-il ? Il vit – merveille des merveilles – soi-même »⁶.

Alors, la contemplation de la Nature peut opérer comme une véritable médiation entre le monde terrestre et le Monde céleste et contempler la Nature, en tant que *Monde de l'âme*, c'est bien entrer dans la contemplation de Dieu, cet *Orient de l'âme* au-delà duquel il n'est plus que « le Saint, l'inconnu », selon le mot de Novalis. Toutefois ce ne sont, ici, que les mystères célestes d'un Dieu qui se révèle, qui s'offre à la contemplation et à la connaissance. Ce ne sont ni, la *sainte Trinité* qui forme le monde supra-céleste ni Dieu lui-même, l'Inconnaissable, ni, *a fortiori*, la *Déité*. Il n'en reste pas moins que la Nature est médiatrice, comme un être aimé peut le devenir. De même qu'il est possible d'aimer Dieu à travers un être humain, on peut contempler Dieu en contemplant la Nature – *Monde de l'âme*, Terre céleste – et parvenir alors à la connaissance des mystères célestes – en les cherchant dans les mystères *cachés* de la Nature. C'est à cette condition que la contemplation de la Nature peut devenir un mode de connaissance du monde céleste, de *l'Orient de l'âme*.

Que ce mode contemplatif s'origine dans une connaissance de soi qui est fondamentalement *Amour et Foi*, c'est ce qu'attestent l'œuvre tout entière du poète romantique allemand Novalis ainsi que ses *Disciples à Saïs*, en relation avec sa propre connaissance de la Nature.

*

Les premières lignes des *Disciples à Saïs* sont connues : « Les hommes vont de multiples chemins. Celui qui les suit et qui les compare verra naître des figures qui semblent appartenir à une grande écriture chiffrée qu'il entrevoit partout : sur les ailes, la coquille des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux et dans la conformation des roches, sur les eaux qui se prennent en glace, au-dedans et au-dehors des montagnes... »⁷. Lorsque le disciple, entre dans la contemplation de la Nature et la connaissance de ses mystères, il s'engage sur le « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur » en direction d'une Figure, ou d'une « vierge », la *vierge*

⁶ Ce fragment bien connu, de mai 1798, est une note (*prolégomène*) de Novalis se rapportant aux *Disciples à Saïs*.

⁷ Selon la traduction d'Armel Guerne : *Les disciples à Saïs*, in Novalis, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, 1975.

noble selon l'expression de Jacob Bœhme – et d'une « patrie sacrée » qui est l'Orient, conformément aux enseignements du Maître⁸ des *Disciples à Sais* : « Il veut que nous suivions chacun notre propre voie, car toute voie nouvelle traverse de nouvelles contrées et reconduit chacun, à la fin, à ce domicile, à cette patrie sacrée ».

La Nature est le chemin, et son « intime compréhension » en est le terme. Cette connaissance en est réservée aux chercheurs et aux poètes, car les uns et les autres « ont toujours paru, parlant la même langue, appartenir à un même peuple. » Pourtant le poète – initié en tant qu'il est un poète – garde la supériorité sur le savant⁹, et c'est pourquoi, dit Novalis, « celui qui veut connaître bien son âme, doit la chercher en compagnie du poète : c'est là qu'elle est ouverte et que s'épanche son cœur plein de merveilles. » Mais aussi, quelles sont les dispositions que requiert l'initiation du poète, de l'« amant de la nature » ? « Une longue, perpétuelle fréquentation, une contemplation libre et artiste, toute l'attention donnée aux moindres signes et aux indices les plus légers, une vie intérieure de poète, des sens exercés, une âme simple et religieuse, telles sont les choses exigées essentiellement d'un amant de la Nature et à défaut desquelles nul n'accomplira son désir. » Quant à l'initiation elle-même, on sait qu'elle est fondamentalement une initiation à l'Amour : « Au premier baiser s'épanouira devant toi un monde nouveau et avec lui la vie entrera, en mille rayons, dans ton cœur ravi en extase. »

Voici ce que Novalis a expérimenté avec la jeune Sophie von Kühn, et tel est le sens qu'il faut attribuer à ses fiançailles secrètes avec elle : l'initiation est un premier baiser. C'est ainsi que tout « amant de la Nature » inaugure son pèlerinage vers l'Orient. Novalis en donne une illustration avec son conte *Hyacinthe et Fleur-de-rose*. Le jeune héros, Hyacinthe, reçoit la visite d'un étranger « qui avait voyagé incroyablement loin ». Cet étranger est une figure du Maître, mais il n'est pas celui qui doit conférer l'initiation, il est seulement celui à qui il revient de porter l'Appel aux âmes en qui il reconnaît les dispositions à l'initiation. Après trois jours de conversations où l'étranger « parla de pays étrangers, de contrées inconnues, de choses étonnantes et merveilleuses », Hyacinthe répond à cet appel. Naturellement, ces pays étrangers n'appartiennent pas à la géographie physique, ils sont *d'Orient*, ils forment la « patrie sacrée ». Le jeune héros se décide donc un jour – « tout transformé comme s'il venait de naître à nouveau », note

⁸ On sait que ce Maître ait été identifié avec le minéralogiste Abraham Werner.

⁹ « Le poète a une meilleure intelligence de la nature que l'esprit scientifique », fragment 655 du Grand répertoire général, *op. cit.*

Novalis – à quitter sa famille, sa patrie, son « occident », et il se met en marche. Vers où ? « Je le voudrais bien vous le dire, mais je ne le sais pas moi-même : c'est où réside la Mère des Êtres, la Vierge voilée. Mon cœur s'embrase et aspire après elle. » Surtout, il n'ose affronter les adieux à Fleur-de-rose, la jeune fille qui est éprise de lui.

Hyacinthe traverse d'abord « un âpre et sauvage pays », puis « des déserts de sables incandescents ». Mais son âme subit des métamorphoses et bientôt les paysages deviennent « plus riches et plus divers, l'air tiède et bleu, le chemin plus égal ». Un jour, enfin, il atteint une « source cristalline et une abondance de fleurs qui descendaient au creux d'une vallée entre de noires colonnes dressées jusqu'au ciel », une sorte de Source de vie, dernière étape de sa quête, avant de parvenir à « la demeure si longtemps cherchée qui était là, cachées sous des palmiers et d'autres végétaux aux essences précieuses » : voici le terme de son cheminement, *l'Orient*. C'est pourquoi il s'endort – « c'était le rêve seul qui devait le mener au saint des saints ». Novalis fait alors remarquer à propos de Hyacinthe que « tout lui semblait parfaitement connu ». Il s'agit donc bien de sa vraie patrie, par opposition à sa patrie terrestre, et du lieu de sa seconde naissance, du centre de son être, en d'autres termes du paradis terrestre. – Et Hyacinthe se trouve devant « la vierge céleste », comme Novalis devant Sophie à sa mort. « Il souleva le léger, le brillant voile, et Fleur-de-Rose fut dans ses bras. »

*

Ce conte décrit très exactement l'itinéraire qu'empruntent chercheurs et poètes pour pénétrer les arcanes de la Nature, et pour atteindre *l'Orient*, et le cheminement lui-même, certes marqué du sceau de l'initiation singulière de Novalis, reste identique pour tous les initiés qui quitteront un jour leur patrie terrestre pour gagner le lieu de leur seconde naissance, leur paradis – leur « Âge d'Or », selon l'expression de Novalis. Ils sont entrés dans une connaissance intime de la Nature et cet *Orient* est devenue leur vraie patrie, ainsi lorsqu'ils retournent dans le monde terrestre, en « occident », la nostalgie de ce Monde de l'âme, le désir de cet Orient ne les quittent plus. De là que tout, dans la nature, le leur rappelle – et spécialement le vent, comme écrit Novalis : « Le vent est une émotion de l'air, [...] mais n'est-il pas, pour le cœur solitaire et gonflé de désir infini, n'est-il pas quelque chose de plus lorsqu'il souffle, venant d'une contrée bien-aimée, et qu'avec mille obscurs et mélancoliques soupirs il semble résoudre la muette souffrance en

un profond gémissement mélodieux de toute la nature ? »¹⁰. Quant à l'eau, qui, en notre monde terrestre, « se montre avec une céleste toute-puissance comme l'élément de l'amour et de l'union », elle demeure la manifestation vivante de cet « Âge d'or » auquel ils sont parvenus et qui les précédait : « Et combien d'homme s'arrêtent près des fleuves qui coulent, enivrants, et n'entendent pourtant pas le chant berceur de ces eaux maternelles ? [...] Comme vivent ces ondes, c'est ainsi que nous vivions à l'Âge d'or ».

Mais au poète aussi revient une tâche particulière qui est de transmettre aux hommes qui sont capables de les entendre, au sein même des mystères cachés de la Nature, les mystères célestes – et c'est bien ici toute la vocation de Novalis : communiquer le secret de l'initiation amoureuse au petit nombre de ceux qui attendent « d'une communication sublime et pleine d'amour avec un être qu'ils vénèrent ardemment, la connaissance de la Nature qui leur est nécessaire ». Plus encore, le poète, « qui sent les choses comme eux, rend hommage à leur amour et cherche, par ses chants, à transplanter ce germe de l'Âge d'Or en d'autres temps, en d'autres terres ». C'est ainsi que les quelques uns, à qui l'Amour aura appris à éveiller en eux le « Sens de la Nature », pourront être appelés les favoris de la Nature : « Heureux ce fils, ce favori de la nature, à qui elle permet de la considérer dans sa dualité, en tant que force mâle et femelle procréant et enfantant, et dans son unité, comme un hymen sans fin de l'éternité. Sa vie sera une abondance de toutes les jouissances, une chaîne de volupté, et sa religion, l'essentiel, le légitime et authentique naturalisme. »

*

Les Disciples à Sais sont certes une œuvre de jeunesse, et elle demeure inachevée, mais on peut légitimement s'interroger sur l'intérêt qu'aurait représenté une « suite » forcément inadaptée dans sa forme à ce que Novalis devait encore nous communiquer. Non seulement *Les Disciples à Sais* délivrent leur message « oriental » avec le conte de Hyacinthe et de Fleur-de-rose, mais ils apportent quelque chose qui ne pourra s'exprimer bientôt que dans *les Hymnes à la Nuit* : l'expérience d'un nouvel Orient, *l'Orient de l'âme*. De cette expérience, qui succède à l'illumination du 13 mai 1797, sur la tombe de Sophie¹¹, Novalis n'en formule dans *Les Disciples à Sais*

¹⁰ Dans la seconde partie de *Henri d'Ofterdingen*, un vent violent assaille le pèlerin : « Peut-être avait-il, dans son vol, traversé les paysages de l'enfance ? ou peut-être d'autres régions qui parlent ? »

¹¹ Tel est le sujet du *Troisième* des *Hymnes à la Nuit*.

qu'une intuition – mais ce n'est pas le moindre des enseignements qui s'exprime par la voix d'un groupe de voyageurs rejoignant, à la fin de l'œuvre, le Maître et ses disciples : « Pleins du grand besoin et du désir immense de savoir, ils s'en étaient allés pour rechercher les traces de ce peuple du passé, de cette race originelle et perdue dont les hommes d'aujourd'hui semblent être les restes dégénérés et sauvages, et à la haute culture de laquelle ils doivent encore leurs connaissances les plus importantes et les plus utiles, les plus importants et indispensables instruments. Particulièrement les avaient attirés cette langue qui avait été leur lien brillant entre ces hommes royaux et les contrées supra-terrestres et leurs habitants, cette langue sacrée, dont au dire de nombreuses légendes diverses, quelques mots avaient pu demeurer la propriété de quelques heureux sages parmi nos ancêtres. Son verbe était un chant miraculeux, dont les soins irrésistibles pénétraient profond dans l'intérieur de la Nature et l'analysait. »

Tel est le « chant miraculeux » qui se donne à entendre dans les *Hymnes à la Nuit* de Novalis. Son secret appartient à la Religion de l'âme, à l'Orient métaphysique, et ne peut s'exprimer justement – et bien imparfaitement – que par ce chant même. Tel est l'enseignement des *Disciples à Saïs*, et finalement de toute contemplation qui prend pour objet la Nature, selon les aptitudes des uns et des autres : « C'est ainsi que naît, de sources différentes, la contemplation de la Nature ; et lorsqu'à une extrême pointe le sentiment de la nature devient une idée de bonheur, un banquet, à l'autre extrémité, là-bas, on le voit se métamorphoser en une religion la plus fervente et donner à une vie tout entière sa direction, sa raison d'être, son sens ».

Pour les rares « amants de la Nature » qui professent la Religion de l'âme, cette Religion *divine* qui est *Amour et Foi*, cette contemplation sera effectivement celle des mystères célestes, car ils auront « traversé » les mystères cachés de la Nature, pour atteindre l'*Orient* de leur âme.



HERRNHOUT ET L'ÉGLISE DES FRÈRES

La petite ville de Herrnhout est située dans la Haute-Lusace, province du royaume de Saxe. Elle n'est qu'à quelques lieues des frontières de la Silésie et de la Bohême. Cette contrée est, sans contredit, une des plus belles de l'Allemagne. Des environs de la ville, la vue s'étend au loin sur de larges coteaux, des champs, des

prés, des vergers, des forêts épaisses, de grands et beaux villages ; c'est un de ces vastes paysages classiques où aucun plan n'est sacrifié, où rien ne manque et qui satisfont à la fois le regard et la pensée.



La construction de Herrnhout est assez régulière, sans avoir cependant la symétrie irréprochable et un peu monotone que présentent d'autres communautés moraves et dont Niesky est le type. La rue principale est formée par la grand'route qui conduit de Lœbau à Zittau. Vers le milieu se trouve une place carrée, où s'élève la maison-commune, à laquelle est adossée *la salle de prière*. Autour de la place sont le château (*Herrschaftshaus*), bâti primitivement par Zinzendorf et rebâti en 1784 ; *le logis commun* (*Gemeinlogis*), auberge tenue pour le compte de la communauté, et les maisons des différents chœurs. Un des bâtiments qui composent actuellement la maison des Frères mérite d'attirer l'attention ; c'est la première construction qui se soit élevée dans les bois du Houtberg [Hutberg], c'est la cabane construite en 1722 par les émigrés de Moravie.

Herrnhout compte 128 maisons et environ 900 habitants, dont 829, selon le dernier recensement, appartiennent à l'église des Frères. Dans les temps qui suivirent immédiatement la fondation de Herrnhout, la population s'accrut rapidement. Il comptait en 1727 trois cents habitants, en 1734 six cents, et en 1750 un millier. En 1760, à la mort de Zinzendorf, la population s'élevait à douze cents âmes ; elle décru un peu au commencement de ce siècle, et elle est depuis longtemps demeurée stationnaire.

Vers le milieu du siècle passé et grâce à un habile négociant, Abraham Düringer, Herrnhout devint un centre pour le commerce des toiles de lin que fabriquent les tisserands de Lusace. Le blocus continental porta au commerce de Herrnhout un coup fatal, dont il s'est relevé, il est vrai, mais sans toutefois reprendre entièrement son importance.

Ce qu'il faut voir avant tout à Herrnhout, c'est le cimetière. Ni ce magnifique *Père-Lachaise*, du haut duquel les monuments de tant de grandeurs passées contemplent à leurs pieds les monuments de tant de grandeurs passagères, – ni la poétique forêt de Scutari, ne produisent sur l'âme une impression aussi profonde et aussi saine que le cimetière de Herrnhout. Aucun ne répond mieux à l'idée d'un champ du repos, ou, suivant la religieuse expression des Allemands, d'un *champ de Dieu* (*Gottesacker*). La mort n'y est point babillarde, comme dans nos cimetières ; on n'y voit aucune de ces inscriptions, à la fois fastueuses et banales, qui ôtent à la douleur même ce qu'elle a de grave et de solennel. Il n'y a là ni urnes funéraires, ni flambeaux éteints, ni colonnes brisées ; l'art y épargne à la mort ses lieux-communs et ses colifichets.

Une allée d'arbres conduit de Herrnhout au sommet du Houtberg¹², où se trouve ce cimetière. Ce champ du repos est un vaste carré entouré de hautes charmilles et dans lequel se croisent de belles allées de tilleuls. Sur la face extérieure du portail, on lit ces mots : *Christ est ressuscité des morts*, et de l'autre côté ceux-ci : *Il est devenu les prémices de ceux qui dorment*.

On retrouve ici l'ordre parfait, la simplicité, l'égalité qui règnent dans la communauté morave. C'est bien un cimetière de frères. Ici, comme dans les temples, il n'y a de distinction que celle des deux sexes : d'un côté sont inhumés les hommes, de l'autre les femmes. Les tombeaux ne sont couverts que d'une petite pierre plate, posée à fleur de terre, et sur laquelle est gravé le nom du défunt, avec son âge et le lieu de sa naissance. Ils sont disposés symétriquement en longues lignes parallèles dans de grands carrés de gazon.

Sur la première pierre tumulaire que l'on trouve en entrant, on lit le nom de Christian David, ce charpentier qui abattit le premier arbre pour la construction de Herrnhout. Combien d'autres noms, inconnus dans l'histoire du monde et grands dans celle du règne de Dieu, viennent ensuite frapper les regards ! Au centre, quelques pierres plus grandes et plus élevées que les autres, mais d'une égale

¹² Ce sommet est peu élevé : la grande place de Herrnhout, où se trouve la maison-commune, est à 1,054 pieds au-dessus du niveau de la mer ; le sommet du Houtberg, à 1,120.

simplicité, recouvrent les dépouilles mortelles de Zinzendorf et de quelques membres de sa famille.

Voici comment se font les enterrements à Herrnhout. Après le culte du soir, dans lequel le pasteur lit à l'assemblée un récit de la carrière du défunt, on se réunit en plein air devant la salle de prière. Les hommes se tiennent debout d'un côté, les femmes de l'autre ; au milieu est le cercueil tendu d'un drap blanc bordé de rouge, de rose ou de bleu, suivant le chœur auquel appartenait le défunt. Le pasteur fait une prière et le cortège se dirige vers le cimetière, précédé de trombones dont le son éclatant rappelle la trompette qui doit un jour réveiller de leur sommeil ceux qui dorment dans les « sépulcres. » Arrivés au cimetière, tous les assistants se rangent autour de la pelouse, où se trouve une fosse ouverte. Après un service liturgique fort court, on descend le cercueil dans la fosse ; tous entonnent un verset de cantique, les trompettes se font entendre encore une fois, et le cortège s'en retourne.

Pendant ce temps, dans les longues soirées d'été, on voit le soleil disparaître à l'horizon et illuminer de ses derniers feux l'admirable tableau qui s'étale au loin de tous les côtés du Houtberg. Celui qui a été témoin de cette scène ne l'oubliera jamais. C'est une de ces riches harmonies qui donnent à l'âme le pressentiment de ce monde encore voilé que la foi peut seule entrevoir et dans lequel tout est harmonie.



MUSEN-ALMANACH pour 1837

Les Allemands sont plus heureux que nous. Ils ont tant de poésie dans le cœur qu'ils en mettent, sans s'appauvrir, jusque dans leurs Almanachs. Plusieurs de ces livres d'étrennes ont fait époque dans leur littérature, et presque tous se recommandent de temps à autre par un grand nom. C'est par un de ces livres, aujourd'hui si éphémères, que la société des jeunes poètes de Goettingue¹³ annonça la régénération de la langue allemande. C'est là que Hoelty faisait imprimer ses élégies, Voss ses vers idylliques, Stolberg ses chants religieux, Bürger ses ballades. Plus tard Goethe et Schiller publiaient, dans un de ces Almanachs, leurs célèbres Xénies ; Schlegel y mit ses sonnets, Uhland ses romans de

¹³ « L'étude de ce mouvement de Goettingue offrirait à ceux qui désirent connaître les vrais caractères du génie allemand un vif et sérieux intérêt », écrit Victor de Mars dans la *Revue de Paris* (1843) à propos de Hoelty.

chevalerie, Novalis ses belles pages d'amour ; et maintenant encore le public attend avec impatience un petit volume in-18, intitulé :

URANIA.

et dans lequel Tieck insère périodiquement une nouvelle. Une fois, ce fut *le Voyage d'été* ; une autre fois, *la Vie du poète*, puis *la Mort du poète*, cette noble apothéose de Camoens, cette ravissante élégie où le poète a su si bien allier la rêverie du Nord aux chaleureuses émotions du Midi.

Les Allemands aiment tous ces livres roses et bleus, tous ces almanach du 1^{er} janvier, et ils ont raison. Il y a là pour eux un souvenir ; il y a là un espoir. Ils y ont trouvé d'admirables vers ; ils peuvent en trouver encore. Puis la poésie n'est point chez eux, comme chez nous, un plaisir fugitif, une distraction d'un moment ; c'est une nécessité de chaque jour ; c'est la joie de tout le monde. Les plus pauvres la réclament comme les plus riches. L'ouvrier, quand il a fini sa tâche de la journée, se repose en lisant Wallenstein, et les enfants savent par cœur l'histoire de Mignon. Cette bonne vieille Allemagne est une terre si poétique ! Je vous assure que les lacs y soupirent le soir des romances ; les bords du Rhin savent bien certainement une foule de légendes ; les chênes de la Bavière, quand le vent les agite, rendent des oracles mieux que ceux de Dodone ; et ma foi, lorsque je m'en allais à travers les plaines de la Saxe¹⁴, si le long de la route une jeune fille de village venait à me souhaiter le bonjour, je me demandais si, comme les déesses de Virgile, elle ne parlait pas en vers, tant elle avait le parler doux et le regard mélancolique.

Chez nous, la poésie s'est retirée à l'écart, pensive et résignée. Il n'est pas un avocat de petite ville, pas un courtier de commerce, pas un critique boursoufflé de grec et de latin qui veuille lui céder la place. Elle n'a plus ni autel ni temple, ni cénacle. Quand le désir lui revient de composer un de ses chants, elle s'en va dans la solitude, sous les allées d'arbres les plus reculées ; et si alors quelque passant indiscret l'aperçoit, elle se hâte de replier ses ailes, et reprend de son mieux le langage du monde.

En Allemagne, au contraire, la poésie est l'enfant bien-aimé de toutes les familles. Elle préside à toutes les grandes réunions ; elle chante à toutes les fêtes. Elle bénit avant le prêtre l'union de ceux qui s'aiment. Elle pleure avec ceux qui se quittent, avec ceux qui meurent. L'étudiant la prend pour compagne dans ses voyages, et le soldat la voit comme une belle walkyrie apparaître sur le champ de bataille. Autour de son front rayonne encore l'auréole des anciens

¹⁴ Cf. Xavier Marmier, « Des soirées d'Allemagne », *Nouvelle Revue germanique*, tome XV, 1933, in *Lettres Novalis*, numéros 88 à 90.

Musen - Almanach

für

das Jahr 1802.

—

Herausgegeben

von

A. W. Schlegel und L. Tieck.

~~~~~

**T ü b i n g e n ,**  
*in der Cotta'schen Buchhandlung,*  
**1 8 0 2.**

temps, et sa lyre a des cordes harmonieuses pour toutes les joies et toutes les souffrances.

Au dernier jour de l'an tandis que nous en sommes à compter ce que nous coûteront nos étrennes, et à faire la liste de nos cartes de visites, la famille allemande se rassemble autour du foyer, et lorsque minuit sonne, elle entonne ce chant de Voss<sup>15</sup> :

« La dernière heure de l'année a retenti. Levez-vous, frères, levez-vous, et bénissez-la. Elle s'enfuit vers ces années lointaines qui se sont écoulées. Elle nous a apporté mainte joie, et mainte douleur. Elle nous a rapprochés de notre but.

Le temps, à l'aile rapide parcourt sans cesse nos cercles. Il s'épanouit comme une fleur : il grisonne, devient vieux et tombe dans l'oubli. A peine

reste-t-il sur sa tombe une inscription obscure, et richesse, beauté, honneur, pouvoir, tout se perd dans la nuit désert.

Ceux qui, l'année dernière, s'asseyaient avec joie auprès de nous, pleins de force et d'ardeur, vivent-ils encore ? Hélas ! plusieurs déjà nous ont quittés. Plusieurs dorment en paix. Donnons-leur un souvenir, un dernier vœu qui les suive jusque dans le tombeau.

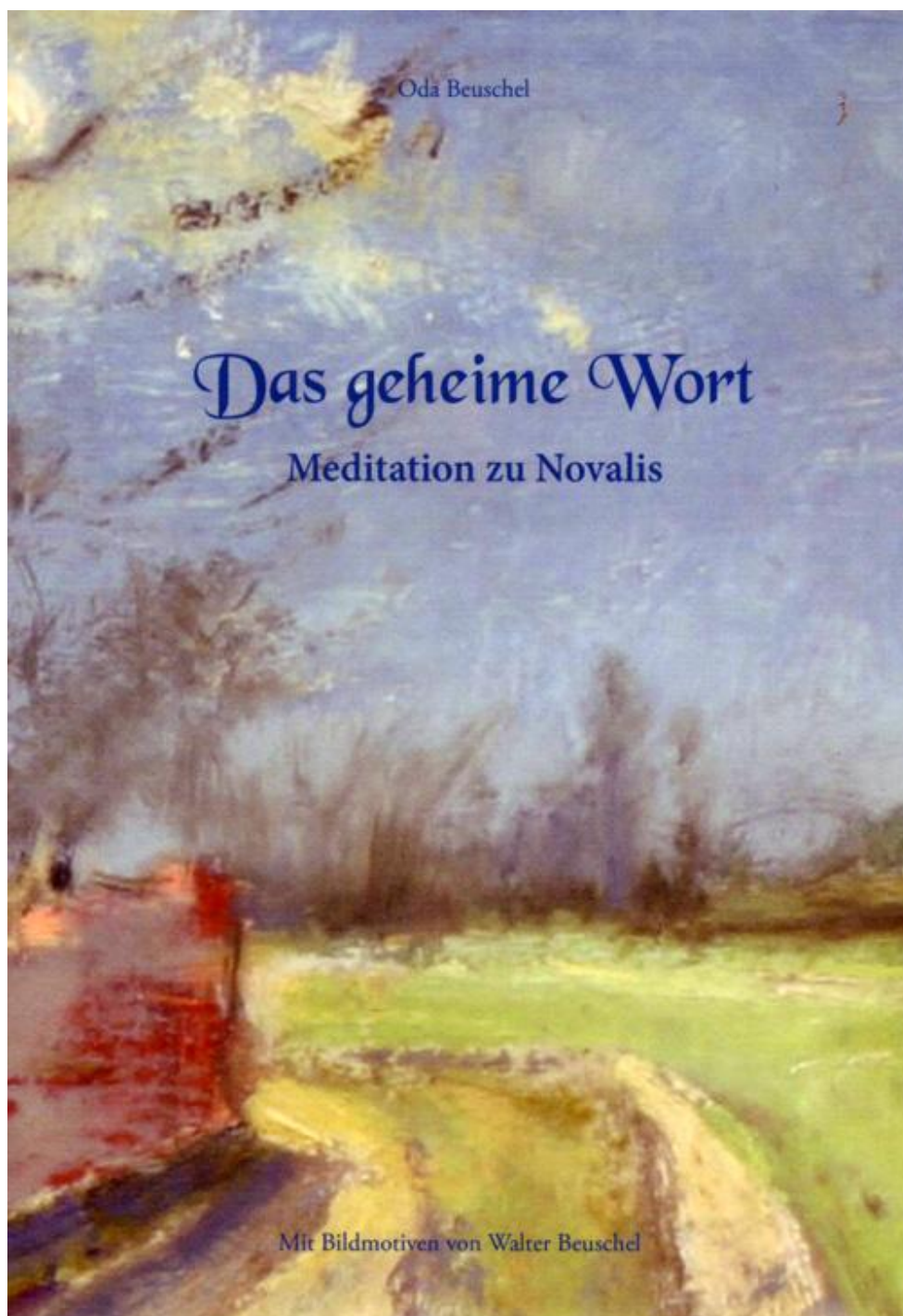
Qui sait combien cette année qui commence doit en faire descendre au cercueil ! La mort vient s'emparer de l'homme sans le prévenir. Souvent bien des feuilles se flétrissent à l'air tiède du printemps. Que celui qui survit aux autres leur souhaite un doux sommeil et pleure sur eux.

Le juste ferme les yeux sans craintes. Dans un rêve joyeux, Dieu lui adoucit l'image de la mort. Après les chagrins de cette vie, il s'endort d'un sommeil passager, puis Dieu l'appelle aux joies d'un monde meilleur.

Allons frère, prenons courage, soyons gais même en songeant à l'heure de la séparation. Celui qui a fait le bien en trouvera la récompense dans la vie et dans la mort. Chantons, et qu'un vœu de vertu soit le premier vœu de l'année »

*A suivre*

<sup>15</sup> Johann Heinrich Voss (1751-1826).



Ouvrage publié à l'occasion du 250<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Novalis, Weissenfels, 2021.

## SOMMAIRE

### Documents littéraires et témoignages

- Novalis, *Les Disciples à Saïs*, traduits par Michel Nicolas, *Gironde*, livraison de décembre 1834
- Jean Moncelon, « L'Orient de l'âme », *Etude sur les Disciples à Saïs de Novalis*, Institut catholique de Toulouse, 2003.
- « Herrnhout et l'Eglise des Frères », in Félix Bovet, *Le comte de Zinzendorf*, Paris, 1860.
- Xavier Marmier, « MUSEN-ALMANACH pour 1837 », *Le Monde*, 22 janvier 1837.
- Oda Beuschel, *Das geheime Wort*, publié à l'occasion du 250<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance de Novalis



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés

2006-2022